

Daido Moriyama, Daido Tokyo, Fondation Cartier pour l'art contemporain, du 6 février au 5 juin 2016

Michèle Cohen Hadria

Numéro 103, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82542ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (imprimé)

1923-8932 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michèle Cohen Hadria (2016). Compte rendu de [Daido Moriyama, Daido Tokyo, Fondation Cartier pour l'art contemporain, du 6 février au 5 juin 2016]. *Ciel variable*, (103), 91–91.

Daido Moriyama

Daido Tokyo

Fondation Cartier pour l'art contemporain

Du 6 février au 5 juin 2016

L'artiste lui-même était-il convaincu ? Plutôt récapitulative, l'exposition *Daido Tokyo* tenait d'une sorte d'exercice trahissant un sérieux écart entre un corpus hier *charbonneux*, évusif, et ces tirages en couleur à l'insolite quelque peu anecdotique. Nous sommes loin des photographies qu'une pagination « all-over » rendait paradoxalement *muettes* et qui, parcourues par une traînée de suif sensible, translucide, avaient valu à l'artiste une reconnaissance internationale. Destinées au livre de photographies, ses œuvres, glissées sous verre et passe-partout, avaient pourtant connu meilleure fortune à la galerie Polka, à Paris, en 2006. Du moins y sentait-on toujours ces foules grouillantes et ces solitudes plus inaperçues d'enfants, d'animaux : cheval noir ou écolière en uniforme...

Si *Dog and Mesh Tights* (2014-2015) reprend ce noir et blanc, son diaporama dressé en pages de livre y suggère trop

le livre, précisément, sans en égaler le charme tactile. Ainsi ces vues officieuses ou sordides de Tokyo, Hong Kong, Taipei, Arles, Houston, Los Angeles gardent-elles un goût de figures imposées, les sons *off-rails*, crissements, voix citadines, haut-parleurs de gare – ne parvenant pas davantage à restituer la densité des photographies qui, hier, nous propulsaient au seuil de *silencieux cyclones*.

Tokyo Color déçoit par une analogie mise en scène énonciative. Flamboyances séquencées imitant le dédale des ruelles de Shinjuku, quartier *mauvais genre* de Tokyo que depuis des décennies Moriyama arpente inlassablement, et qu'il a qualifié tantôt de « vaste fresque dramatique », tantôt de « bidonville installé là, pour l'éternité »¹. Rien que pâle reflet ici de ces vues inouïes qui nous conduisaient à la lisière de l'illisibilité, de l'accident visuel, de l'angoisse cognitive.



Tokyo Color, 2008-2015, tirage chromogène, 112 × 149 cm

L'artiste semble lui-même livrer les clés du malaise que provoque l'exposition, jugeant ces couleurs « polies, sages, comme [il se] présente au monde », tandis que les noir et blanc, « riches en contrastes reflètent pleinement [sa] nature solitaire »². N'était-ce pas cet éblouissement – brut et spectral – que recherchaient les artistes de la revue *Provoke* (1968), très vite rejointe par Moriyama³ ? Tirages dont le flou, le grain dilaté, la quasi autarcie rompaient avec l'esthétique documentariste du Japon d'après-guerre. Certes, pourquoi chercher dans le rétroviseur un mouvement majeur remontant à près de cinquante ans ? Que faire alors de cette déception, sinon feuilleter, à la librairie de la Fondation, les multiples ouvrages que l'artiste publia au long de sa carrière ? On s'avise ainsi que, dès 1970 et jusqu'aux années 2000, la couleur fut testée par Moriyama de façon autrement subtile⁴. Tel celui de vieux films recolorés, leur chromatisme quasi accessoire plonge les sujets dans une pâleur étrange qui les rapproche paradoxalement des *nuits nécessaires* d'instantanés qu'on lui connaît. Si rien n'y est poussé à l'extrême, n'est-ce pas parce que notre monde lui-même demeure opaque ? Lorsque l'artiste secouait d'un geste aléatoire sa cuve en chambre noire, ou reconduisait numériquement au noir et blanc des couleurs jugées illustratives, afin qu'une *aura* sublime ces passants hâtifs et autres *solitudes peuplées*, n'était-ce pas cette même opacité, consubstantielle au monde, qui nous était donnée à sentir, à penser ?

Cette déception proviendrait-elle alors d'une possible vicissitude de la commande ayant compromis le tempo de l'artiste ou brusqué d'imprévisibles incubations ? On peut le supposer. Ou

bien faut-il penser que l'acquis d'hier fusionne à présent en cet *autre chose* non encore (re)connaissable ? Tel désappointement ne saurait, en l'espèce, être déterminant tant Moriyama demeure un artiste hors norme dont l'hétérodoxie radicale, alliée à une modestie jamais feinte, garantit l'authenticité d'un *passerport* indiscutable, insaisissable, avec lequel il arpente et arpentera encore longtemps l'inexhaustible quartier populaire de Shinjuku⁵.

1 « "Shinjuku", par Daido Moriyama (Extrait du catalogue de l'exposition) », dans le dossier de presse des expositions *Daido Moriyama*. *Daido-Tokyo / Fernell Franco. Cali clair-obscur*, Paris, Fondation Cartier pour l'art contemporain, 2015, p. 8. 2 « L'exposition », dans *ibid.*, p. 5. 3 Fondée en 1968, la revue *Provoke*, qui prônait un « matériau provocateur pour la pensée », exerça une grande influence sur les avant-gardes photographiques du Japon des années 1970. Cf. Ryuichi Kaneko et Ivan Vartanian, *Les livres de photographies japonais des années 1960-1970*, Paris, Seuil, 2009, p. 17. 4 Daido Moriyama, *The Complete Works*, 4 vol., Daiwa Radiator Factory, 2004. 5 Simon Baker, « Farewell Photography, Dear », dans Chantal Pontbriand (dir.), *Mutations. Perspectives sur la photographie*, Paris, Paris-Photo et Steidl, 2011, p. 49.

Michèle Cohen Hadria, critique d'art basée à Paris, a collaboré depuis 1998 à diverses revues d'art contemporain, telles que *Art Press*, *Jeune Cinéma* (Paris), *n.paradoxa*, *Third Text* (Londres), *Ciel variable*, ETC (Montréal), *Camera Austria* (Graz/Autriche). Elle possède une maîtrise en art de l'Académie des beaux-arts de Rome et une maîtrise d'études cinématographiques (Sorbonne, Paris III). Ses champs d'intérêt vont du film expérimental au féminisme et aux questions globales et post-coloniales.



Dog and Mesh Tights, 2014-2015, diaporama de 291 photographies noir et blanc, 25 min, musique de Toshihiro Oshima, conception audiovisuelle : Gérard Chiron